

Alexandru Dragomir, *Banalités métaphysiques*, Paris, Vrin, collection « Matière étrangère », 2008, 251 p ; *Cahiers du temps*, Paris, Vrin, collection « Matière étrangère », 2010, 457 p.

Ce n'est pas sans émotion que le lecteur français ouvrira ces deux volumes de textes posthumes et quasi inédits. Car le destin de leur auteur, philosophe roumain né en 1916 et mort en 2002, n'est pas banal. La vie d'Alexandru Dragomir nous donne même à voir - occasion rarissime qui ne peut qu'exciter la plus vive des curiosités - ce que peut bien être l'œuvre effective d'un philosophe maudit. Doctorant prometteur de Heidegger dans les années 40, le jeune Dragomir dut en effet quitter l'université de Fribourg et rentrer dans son pays en octobre 1943 pour cause de mobilisation. Or, ce retour précipité étouffera dans l'œuf tout projet ou ambition de carrière universitaire (cf. *Banalités métaphysiques*, « Préface », p. 7-39). Victime des conjonctures, contraint de cacher son goût pour la philosophie de l'Ouest, Dragomir, qui exerça différents métiers, n'en continua pas moins à noircir du papier, de façon solitaire et sans rien dévoiler à personne, pas même à ses amis, philosophes de profession ou non. D'où la découverte posthume d'une centaine de cahiers qui constituent aujourd'hui « L'archive Dragomir » et dont la Société Roumaine de Phénoménologie assume une publication qui, l'avenir le dira, fera passer ou non l'A. à la postérité.

Faites de notations plus ou moins journalières, avec parfois des développements conceptuels d'une grande densité intellectuelle, les « Pensées » de Dragomir sont à la fois des commentaires sur des textes classiques et des essais d'investigation phénoménologique. Ici ou là, le lecteur se sentira en terrain connu, par exemple lorsque certaines remarques sur le Moi évoquent les approches obliques du *Blue Book* de Wittgenstein. Dans d'autres passages, un étrange mélange de phénoménologie d'inspiration heideggérienne et de spiritualisme nous permet d'entrevoir ce que peut être, avec ses risques et ses périls, le cheminement d'un penseur solitaire aux prises avec la tentation du soliloque ou du silence. Dragomir s'étonne surtout qu'un regard, peut-être le sien, tombe sur un miroir, et plus largement, rencontre l'étrange phénoménalité d'une existence privée, quasi-solipsiste, la sienne en l'occurrence. Très actuelle, et même tout à fait contemporaine de par la radicalité de son questionnement, par exemple, sur la temporalité même du temps, appelée ici le « passage » (cf. *Cahiers du temps*, p. 31 et suivantes), la pensée de l'A. séduira non seulement les connaisseurs de Platon mais encore les spécialistes de philosophie analytique.

Reste néanmoins, une fois émoussée la toute première sensation de découverte et déconstruit le mythe naissant du philosophe inconnu, à poser une question de fond : l'inachèvement de certains fragments d'analyse tient-il à la nécessité de la chose même ou nous révèle-t-il, au mieux, l'activité d'un esprit libre, et, au pire, un incurable dilettantisme de l'auteur ? Autrement dit, n'a-t-on pas affaire ici, plutôt qu'à l'œuvre de maturité d'un génie, à des notations certes fulgurantes (cf. par exemple, la perspective d'un « piège » spatio-temporel dans *Banalités métaphysiques*, p. 209) mais insuffisamment étayées, tout juste propres à constituer la base de cours ou de livres à venir ?

Bref, de paragraphes en paragraphes, le lecteur pourrait en venir à regretter que Dragomir n'ait pas fait carrière, comme si, qu'on le veuille ou non, l'institutionnalisation du discours philosophique permettait tout de même l'élaboration d'une distance indispensable au parachèvement des intuitions. Du reste, l'A. lui-même a éprouvé, semble-t-il (voir la « Préface » du premier volume, p. 30-32), au-delà du besoin d'écrire, ce besoin d'un enseignement ou, du moins, d'un contact physique et immédiat avec quelques (trois ou quatre !) auditeurs.

Ces deux volumes qui, de par leur fraîcheur, surgissent dans le panorama philosophique actuel comme un aérolithe ont, quoi qu'il en soit, un double mérite : d'une part, ils nous rappellent, selon un antique art de vivre, que les plus sages des philosophes ne sont pas forcément devenus de savants universitaires ; d'autre part, ils nous permettent de pressentir

pourquoi un Socrate et un Spinoza, ou plus récemment un Wittgenstein, devaient impérativement tester sur d'autres esprits leurs découvertes. Sans ce lest précieux du rapport aux autres, la philosophie, qu'elle s'appelle recherche phénoménologique ou d'un autre nom, ne serait que le journal intimiste d'une quasi existence.

Resterait, il est vrai, à se demander si l'intention même de l'A., celle qui unifie ses dizaines de cahiers, n'était pas justement de déjouer par avance tout éloge, forcément idéalisant - et ce, quelles que soient les interprétations socio-historiques - de la notion d'intersubjectivité. Dans cette perspective, nous serions bel et bien en présence d'un dire inédit de la rencontre en tant que rencontre, d'une rencontre qui, au nom de sa contingence même, finit par faire figure d'événement transcendant. En filigrane, apparaîtrait ainsi la leçon des leçons, celle qui ne peut être donnée qu'une seule fois (et, à la limite, d'outre-tombe) et ne s'adresse, indépendamment de toute théorisation du *Mitsein*, qu'aux rares esprits qui n'ont pas encore oublié la présence de l'ami mort. À l'ombre de Hegel, Dragomir aurait ainsi réussi à exhiber, mieux ou autrement que son maître de Fribourg, l'être d'un « être-pour-la mort ».

Alain PANERO